

12 juillet 1897

À 4 heures, Alvarez vient me prévenir que tout est prêt. Je me lève aussitôt et sors du hangar. L'air est immobile et limpide, le soleil suspendu dans le ciel, à l'est. Le vent souffle toujours doucement du sud, pas aussi fort que je ne l'avais espéré, mais peut-être est-ce suffisant. Je lui tourne le dos et m'accorde un moment de réflexion pour regarder vers le nord, la direction de nos espérances. Devant moi une plage brune semée de pierres s'étire jusqu'à la mer, interminable surface plate que le vent peine à rider. Au bord de l'eau se trouve le *Prinzess*, rivé au sol par un système compliqué de cordages. C'est sur lui que depuis de nombreux mois tous nos projets, tous nos efforts se concentrent. Et ces derniers jours, nos préparatifs ont atteint leur paroxysme. Derrière, à 1 mille environ de l'autre côté du détroit, l'île d'Amsterdamøya se détache clairement dans la lumière cristalline du matin avec, à sa droite, la péninsule de Vasa. Je note une température de 5 degrés centigrades.

Alvarez se tient à mes côtés. Je n'ai pas besoin de me tourner vers lui pour savoir qu'il m'observe avec une expression que j'ai fini par reconnaître – non seulement chez lui mais aussi chez les autres membres de l'équipe de soutien, du médecin jusqu'au

dernier cuisinier ou menuisier. Ils nous regardent comme si nous étions morts. Ou, plus précisément, comme on regarde des hommes qui vont périr d'une façon bizarre et complexe, jusqu'ici inconnue. Ou qui vont être exécutés, peut-être au moyen d'un dispositif inédit dont les effets pourraient impliquer une sorte d'extase inattendue avant l'annihilation finale. Ce n'est pas vraiment de la compassion. Ce qui nous attend est sans précédent, à tel point que ceux qui nous observent sont complètement indifférents à notre sort. Après tout, il nous est exclusivement réservé et n'est pas, comme un décès après une vulgaire maladie, un destin dont eux-mêmes risquent de faire l'expérience. Leur regard, distant et détaché, exprime donc de la curiosité plutôt que de la sympathie ou de l'envie : ils spéculent sur ce que nous pourrions éprouver à l'égard de ce qui bientôt nous séparera inexorablement de tous les autres hommes sur Terre. C'est le regard qu'on pourrait adresser à quelqu'un sur le point de partir pour la Lune, ou d'être accouplé à une déesse ou un fantôme. Et peut-être est-ce le cas ? Le mystère reste entier. Mais je ferais mieux d'éviter les métaphores fantaisistes et de me concentrer sur la tâche qui nous attend.

Alvarez, le chef de l'équipe, est un Argentin basané qui ne parle ni anglais ni suédois. Comme je ne parle pas espagnol, nous communiquons en français, langue de travail du camp de base. En tout cas, Alvarez n'est guère loquace : il travaille avec ses mains et son cerveau et ne parle que lorsque c'est nécessaire. Au bout d'un moment, sans cesser de m'observer, il me demande sobrement :

– *Ça va ?*

1. Les passages en français dans le texte original sont restitués en italique. (N.d.T.)

Il parle du vent. Je lui dis qu'il souffle suffisamment – enfin, peut-être.

– Et il y a des perturbations au sud-est. Dans un petit moment, il se peut qu'il y en ait plus qu'il n'en faut et même trop.

– Alors nous devrions préparer le Prinzess?

– Bien sûr. Immédiatement. Retirez ce qui est nécessaire. Ne laissez que les trois cordes d'amarrage.

– D'accord, commandant.

Avec un hochement de tête à peine esquissé, le visage toujours sans expression, il disparaît en direction du hangar. Bientôt j'entends sa voix tranchante à travers les murs :

– Allons les gars... à l'éveillée ! Tout est rassemblé... où sont les couteaux ? On part !

La plupart des préparatifs sont achevés depuis des jours et ce qui reste à faire ne prendra pas plus d'une vingtaine de minutes : détacher les cordes de maintien, vérifier les instruments, finir de charger le matériel. Par habitude, bien que je sache déjà avec une précision quasi absolue ce que je vais y lire, je jette un coup d'œil à ma montre : presque 4 h 10. Après une dernière évaluation du vent, je retourne au hangar pour réveiller mes compagnons. Waldemer est déjà debout. Encore endormi mais appliqué, il s'occupe de ce qu'il a l'intention d'emporter. Quand je touche l'épaule de Theodor, il ne dit rien. Il ouvre les yeux et me fixe d'un regard ferme, qui ne s'égaré pas sur les autres objets du dortoir. Puis il comprend et s'extrait de son sac de couchage, sans un mot. Ces sacs sont en cuir de renne, avec la fourrure à l'intérieur ; ils sont chauds, mais je peux prédire que les poils qu'ils perdent vont être agaçants. Theodor replie le sien de façon experte ; il semble tout à fait éveillé, à croire qu'il n'a pas dormi du tout. Toutefois, il n'est pas très loquace. Et c'est tant mieux ! Nous ne sommes pas ici pour causer. Nous devrions imiter Alvarez.

Je m'habille rapidement et rassemble les quelques instruments qui n'ont pas été embarqués la nuit dernière : les jumelles, le sextant, les deux chronomètres de poche. Je parle de nuit uniquement par habitude, car à la latitude du Spitzberg le soleil estival rôde en permanence à l'horizon tel un animal amical et stupide. Je vais vérifier que les autres instruments ont bien été installés dans la nacelle. Waldemer y range son matériel photographique qui, hormis le trépied rétractable, tient dans une sorte de grande mallette en cuir munie d'une poignée. Nous avons le temps de procéder à un ultime contrôle des chronomètres Kullberg 5566 et Kullberg 5587. Encore 2 minutes et 13 secondes d'écart entre eux ; ce chiffre est constant. Puis nous retournons au hangar. Theodor est en train de lacer ses bottes, la bouche étirée par la concentration. Alvarez a prévenu le médecin. Il vient de débarquer du *Nordkapp*, à l'ancre dans la baie, et attend pour nous examiner une toute dernière fois. Il est le seul qui sache – car comment pourrait-il ne pas le savoir ? – la bizarrerie de notre trio. Cet homme à la carrure d'ours, cheveux gris et moustache hirsutes, applique négligemment un stéthoscope sur notre poitrine. Nous n'avons ni fièvres, ni palpitations, ni mycoses visibles qui nous empêcheraient d'aller jusqu'au bout de notre *folie*, comme il dit.

– Faites-vous des rêves, major ? me demande-t-il tout à trac.

– Des rêves ? De quel genre ?

– Où vous rêvez que vous volez, par exemple. Ou que vous escaladez une montagne. Des rêves qui vous semblent... bizarres.

Je pourrais lui répondre que même mon existence diurne me semble bizarre, mais le moment est mal choisi pour une aimable conversation épistémologique.

– Posez-vous la question dans un but scientifique, ou simplement pour évaluer mon état ?

– Les deux, je suppose.

– Je suis en parfaite santé. Et je vous proposerais bien un bras de fer, mais pas cette fois. En avez-vous fini avec nous ?

– Je vous parle maintenant en tant qu’homme, non en tant que médecin. Je ne vais pas dire que j’ai de l’affection pour vous. Ce n’est pas le cas. Mais ce que vous allez entreprendre m’inquiète, je me fais du souci pour vous et pour les autres, comme je m’inquiéteraï pour n’importe quel être humain.

Je lui rends son regard poliment, mais sans laisser transparaître aucune expression. Il finit par me prendre par le coude et nous fait sortir ; une fois dehors, il m’entraîne un peu à l’écart.

– La chair a ses limites, et chacune a les siennes propres. Ce que vous dissimulez dans cette affaire va au-delà de l’imprudence : c’est criminel. Par ailleurs, je crois que vous allez vite découvrir que ce mensonge ne servira pas vos objectifs.

– Êtes-vous sûr de connaître mes objectifs ?

– J’aurais pensé qu’ils étaient assez clairs.

Je souris. Je pourrais lui rétorquer qu’en ce cas, il en sait plus que moi.

– Si je suis un criminel, vous auriez dû en informer les autorités.

– Je vous ai juré de ne rien dire, et vous savez que je serai fidèle à ma promesse. Mais vous allez tenir une vie entre vos mains... Trois vies, bien qu’à mon avis vous soyez davantage responsable de certaines.

– Merci pour ce conseil, docteur. Au revoir.

À ma grande surprise, il ne repousse pas ma poignée de main et réagit presque chaleureusement, ce me semble, à la pression de mes doigts. Mais il n’y a guère de chaleur sur son visage, seulement une immobilité des traits qui pourrait traduire non pas la désapprobation mais l’indifférence. Il me tourne le dos

et repart sans un mot vers le vaisseau, sans attendre le moment crucial de cette entreprise à laquelle nous nous préparons depuis tant de semaines.

Je traverse de nouveau la plage rocailleuse. Au bord de l'eau, la grande sphère s'étire vers le haut, comme soumise à quelque mystérieuse attraction irréelle, et s'incurve vers le bas en une sorte de pustule ou de protubérance évoquant le col d'une fiole de laboratoire. Le maillage de minces cordes qui l'enserme forme une autre géométrie, celle du réseau dans lequel la sphère est prise. Pour la première fois, je suis frappé par sa beauté : le *Prinzess* tire vers le haut, les cordes vers le bas, et dans leur logique aveugle ces forces créent un ellipsoïde d'une rondeur féminine exquise. Les bandes alternées de soie rouge et blanche sont des entités parfaites et bien distinctes selon les lois de la géométrie sphérique. Pourtant, en un clin d'œil, elles fusionnent par une sorte d'illusion optique dans ce tout arrondi auquel rien ne pourrait être ajouté ni retranché. L'ensemble donne quelque chose d'éthéré dans sa substance mais parfait dans son concept, comme la pensée d'un mathématicien. Sous la brise, cette forme tremble, se creuse ici et là, puis retrouve sa belle courbure. Ses rayures rouges et blanches sont purement fonctionnelles, elles servent à assurer la visibilité du *Prinzess* de loin. Mais dans l'immensité désertique du paysage environnant, elles évoquent une intrusion, presque une frivolité. Tout le reste est gris ou brun, la mer est couleur de fer. Le vent demeure constant à 8 nœuds, soufflant du sud.

Une foule considérable s'est rassemblée au bord de l'eau : ouvriers, cuisiniers, marins du *Nordkapp*, et le vieux capitaine Nyblom, que je connais depuis l'expédition au Groenland. Perché au-dessus de la nacelle, Alvarez vérifie une dernière fois les guideropes et le mécanisme à vis qui permet de les détacher,

au cas où ils seraient pris dans la glace ou accrocheraient un obstacle quelconque. Mes deux compagnons se tiennent près de la nacelle, les mains sur le rebord, attendant le signal pour embarquer. Theodor est élégant comme à son habitude : capote d'officier allemand fourrée, bottes de chez Foirot, rue Saint-Honoré. Je scrute son visage à la recherche du moindre signe d'émotion, mais il semble totalement sûr de lui, avec cette légère touche d'arrogance ou de mépris qui fait partie de sa nature. Ses cheveux sont coupés court et je vois qu'il s'est soigneusement nettoyé les ongles en vue de ce vol. Waldemer, lui, porte une épaisse veste de chasse matelassée et la casquette à rabats assortie. On devine, plus qu'on ne le voit, le long caleçon en laine qu'il porte en bas, du genre américain avec ouverture à l'arrière – disposition des plus pratiques. Quant à moi, j'ai l'habit confectionné sur mesure par des Esquimaux du Groenland en 1882 : manteau à capuche en peau de renne, culotte du même matériau et bottes en peau de phoque.

Alvarez redescend de son inspection des guideropes ; il a soigneusement contrôlé la soupape de manœuvre et vérifié le lest. Nous nous sommes passés de petit déjeuner ; il n'y a pas de temps à perdre si l'on veut profiter du vent favorable. Les câbles qui retenaient le *Prinzess* au sol ont été enlevés, ne restent que trois solides cordes de chanvre reliées à des piquets. Des ouvriers sont postés à côté, munis de couteaux qui ont été aiguisés la veille. Les conventions imposent un nombre considérable de poignées de main, et toutes les personnes concernées se sentent un peu idiotes. Ennemi de toute sentimentalité, Alvarez ne se prête pas à cette cérémonie. Les yeux fixés non pas sur moi mais sur le bas de la nacelle, il se contente de dire sèchement :

– *Bonne chance, commandant.*

Le capitaine Nyblom, pour une raison que j'ignore, secoue lentement la tête, sans se départir de son sourire norvégien ridé.

Un peu gênés par nos lourds vêtements, nous finissons par grimper dans la nacelle. À cause de sa volumineuse veste de chasse, Waldemer reste coincé une jambe dedans, une jambe dehors. Personne ne s'amuse du ridicule de cette posture. Je pense encore une fois à des condamnés pris dans les rouages d'un dispositif d'exécution légèrement dysfonctionnel : les spectateurs nous observent avec un mélange de détachement et de curiosité. En déboutonnant son manteau par le bas, je réussis à aider Waldemer à franchir l'obstacle.

– Merci, major.

Il semble un peu essoufflé après cet incident, mais il sourit : s'il peut enjamber le rebord aussi adroitement, alors lui et nous tous pouvons sûrement venir à bout de ce qui nous attend ! Theodor ne donne pas l'impression d'avoir vu cette petite saynète. Il a grimpé à bord avec souplesse, comme s'il s'agissait d'un exercice déjà exécuté mille fois, et maintenant il attend tranquillement l'ordre suivant, ses mains gantées reposant sur l'osier. Les lobes de ses oreilles sont déjà gris et je me demande s'il sera capable d'endurer le froid bien plus intense que nous allons rencontrer sous peu.

À présent que nous sommes à bord, le mécanicien Eliassen et son assistant fixent une balance à ressort à la nacelle pour mesurer notre portance : 11,5 kilogrammes. Alvarez attend une accalmie du vent. Les cordes craquent, et à mes pieds les pigeons fournis par un quotidien de Stockholm roucoulent doucement dans leur caisse en osier. Dans l'air plane une légère odeur de pétrole, pas vraiment désagréable. Au sud, vers le centre de l'île, quelques collines rondes et grises nous observent comme un cercle de spectateurs. Légèrement au nord-est se dresse la

masse plus volumineuse du Spitzberg – montagne que nous ne pouvons espérer franchir et que nous devons contourner à l'aide de ce vent qui, espérons-le, ne deviendra pas capricieux. Dans la direction opposée, le *Nordkapp*, avec sa haute et mince cheminée et sa vergue de misaine tronquée, mouille docilement dans la baie. Il est trop éloigné pour que je puisse voir si le médecin nous regarde, mais je suis convaincu que non : il est sans aucun doute dans sa cabine en train de rédiger son rapport d'examen. Il est 5 heures passées d'une ou deux minutes. Je ne vois plus Alvarez, juste en dessous de la nacelle, mais je l'entends parler dans son français rapide : il demande pour la dernière fois si tout est prêt, recommande à l'assistance de s'écarter des guideropes. Soudain, Eliassen arrive en courant sur la pierraille avec quelque chose dans la main, et je capte le mot *dagboken* : j'ai oublié l'agenda de poche acheté il y a seulement deux semaines à Stockholm, sur la Drottninggatan, dans l'intention d'y consigner mes notes sur ce voyage. L'objet m'est remis au milieu de plaisanteries sur les savants distraits. De sous la nacelle, la voix à la cadence télégraphique continue de donner des ordres.

– *Attendez un moment... du calme... attendez.*

Une pause, si parfaitement silencieuse qu'on entend le tic-tac des deux chronomètres et le bruit de l'air dans le gréement, puis le vent baisse d'un ton.

– *Coupez ! Coupez tout !*

Au même instant, je sens la nacelle bouger. Elle s'incline avant de s'élever lentement. En bas, les visages pâles forment un parterre de fleurs bizarres qui se détachent sur le brun de la plage et suivent nos mouvements comme les tournesols suivent le soleil.

En dessous de nous, les hangars, le camp, les visages blancs levés vers le ciel, tout cela rapetisse, et paraît comme tiré

progressivement le long d'invisibles lignes de force. Je regarde par-dessus le rebord pour m'assurer que les guideropes traînent correctement. Ils glissent sur la plage puis entrent dans la mer, où ils nous suivent en traçant trois sillons serpentins sur l'eau. Ralenti par leur frottement, le *Prinzess* se met à pencher. Nous commençons à descendre vers la mer, lentement d'abord, puis nous tombons à une vitesse alarmante. Lorsque nous frôlons les crêtes des vagues, je distingue très clairement quelque chose qui brille sur l'eau : un morceau de papier d'aluminium ou de papier d'argent, probablement l'emballage d'une plaque photographique utilisée pour les clichés pris la veille. Waldemer a déjà la main sur la cordelette du lest. Mais il ne faut pas en lâcher trop tôt. Sinon, nous devons libérer du gaz pour ne pas remonter trop haut. Et nous allons avoir besoin de ce gaz plus tard. Au dernier moment, il tire sur le cordon et un jet de fine grenaille de plomb gicle vers le bas en sifflant. La nacelle heurte l'eau dans un choc bruyant, quasi métallique. Nous sommes projetés les uns contre les autres et conservons non sans mal notre équilibre. Waldemer cherche encore à tâtons le cordon du lest, mais je retiens son bras. La nacelle touche la mer de nouveau, moins brutalement cette fois, et ce dernier contact avec la sphère terrestre semble lui donner de la force. Le *Prinzess* s'élève un peu, hésite et descend, puis recommence à prendre de l'altitude. Les guideropes remontent d'autant, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus qu'un tiers dans l'eau.

Waldemer croise mon regard et secoue la tête ; il sourit à présent, mais halète encore un peu à cause de l'excitation.

– Bourrique de ballon ! Il a failli nous faire boire la tasse avant même que nous ne soyons réellement partis !

Theodor ne dit rien. Le camp et le demi-cercle d'observateurs sont désormais presque invisibles. Sur la plage, nous distinguons

encore les hangars et, devant eux, à peine détectables, quelques têtes d'épingle et des taches bigarrées, notre dernier aperçu de nos semblables. Le bateau est un jouet. Au nord-est, je vois des terres émergées qu'auparavant je ne connaissais que sur les cartes : l'extrémité de la péninsule de Vasa, Vogelsang et les autres îles périphériques. Waldemer se souvient soudain de quelque chose. Il ouvre la mallette en cuir et en extrait son matériel photographique : un grand coffret en chêne avec une sorte de lunette sur le devant, le trépied et un certain nombre de plaques, chacune dans son châssis. Il déchire le papier d'aluminium qui enveloppe l'une d'elles et le jette par-dessus bord ; l'objet plonge avec lenteur, tel un oiseau d'argent. La plaque glisse dans la fente et en ressort, *clic-clac*. Comme tous les spécialistes, Waldemer se plaint du matériel.

– À cette distance, évidemment... et depuis une plate-forme en mouvement ! marmonne-t-il.

On ne verra que des chiures de mouches sur la plaque. Mais son instinct de journaliste s'en contente et notre départ est enregistré pour la postérité – dans la mesure où cette postérité lit l'*Aftonbladet* de Stockholm ou le *Herald* de New York. Theodor a installé le théodolite ; il est en train de procéder à un ultime relevé pour vérifier notre cap. Il incline le tube vers le bas, l'ajuste pour qu'il s'aligne exactement sur le camp, lit la mesure sur la bague des azimuts et la note dans son carnet. J'ai du mal à croire que nous sommes enfin partis. J'ouvre mon agenda, trouve la page du 12 juillet et écris : *0501 GMT. Ascension depuis l'île Danskøya. V. du sud 8 nœuds, ciel dégagé.*

Mes émotions sont complexes et difficiles à corroborer. J'éprouve un immense désir qui est à la fois plaisir et douleur,

comme ce qu'on peut ressentir pour une femme. Je suis certain que ce désir sera assouvi, mais je ne sais pas encore comment, puisque je n'en comprends pas encore tout à fait la nature. Pour la première fois m'apparaît la vérité de ce que j'ai dit au médecin il y a une heure seulement. Mes motivations ne sont pas si claires que ça. Pendant des années – pendant toute ma vie, en fait –, le mécanisme de mon destin a œuvré en secret, ses rouages m'ont conduit exactement à cette heure et ce lieu, et nulle part ailleurs. M'élevant lentement au-dessus de la Terre qui m'a créé et a assuré ma subsistance, je suis emporté inéluctablement vers un endroit inhabité et hostile – ou, au mieux, indifférent –, jonché d'ossements d'explorateurs et d'épaves, de caches à provisions gelées, de messages griffonnés par des doigts frigorifiés dissimulés dans des cairns qu'aucun œil ne verra jamais. Personne n'est allé aussi loin, et beaucoup sont morts.

Pourtant, en m'engageant de mon propre chef dans cette aventure, en choisissant ce moment et pas un autre – ce moment où le vent du sud me porte vers le nord exact à la vitesse de 8 nœuds –, j'ai fait du mécanisme de mon destin le serviteur de ma volonté. Cela, je le comprends, comme je comprends chaque détail technique qui rend tout cela possible. Mais pourquoi ce lieu ? Le pôle Nord, personne n'en veut ! À quoi bon ? Est-il comestible ? Pourra-t-il vous transporter de Göteborg à Malmö comme le chemin de fer ? Les pasteurs danois ont déclaré que la participation aux expéditions polaires était bénéfique pour la vie éternelle de l'âme – c'est du moins ce que j'ai lu dans un journal. Je ne suis pas certain de la façon dont cela doit être interprété, sinon que le Pôle est un but difficile, voire impossible, à atteindre que l'on doit néanmoins poursuivre, puisque l'Homme est condamné à rechercher et à connaître toute chose, que ce savoir lui procure ou non du plaisir. Bref, c'est cette

même soif irréfléchie de connaissance qui causa l'expulsion de nos Premiers Parents du jardin d'Éden.

Et supposons que vous le trouviez malgré tout, cet endroit merveilleux où tout le monde est tellement impatient de poser le pied. Vous trouveriez quoi, au juste ? Absolument rien. Un point exactement identique à tous les autres planté dans un désert sans relief aucun, qui s'étend sur des centaines de milles à la ronde. C'est une abstraction, une fiction mathématique. Personne à part un Suédois fou ne pourrait lui trouver le moindre intérêt. Justement, me voici. Le vent souffle toujours du sud, nous portant fermement vers le nord à la vitesse d'un chien qui court. Derrière nous, peut-être pour toujours, se trouvent les Cités des Hommes avec leurs tasses à thé et leurs têtes de lit en cuivre. Je pars de mon propre gré rejoindre les fantômes de Bering et de l'infortuné Franklin, de De Long et ses hommes, morts de froid.

Ce que je suis tout près de découvrir n'est pas un éphémère point mathématique. C'est moi-même. Le médecin avait raison, même s'il m'est antipathique. Je suis un dangereux malade qui défie son égoïsme en même temps qu'il lui cède. Pour le docteur, je suis un criminel, et pour les pasteurs danois une sorte de prophète ou de saint – ce que je serai peut-être si je réussis. Mais si je réussis quoi exactement ? J'ai oublié mes propres arguments sur la vacuité de mon objectif.

Bien entendu, je ne note rien de tout cela dans mon journal, pas plus que je ne me confie à mes compagnons. Je me suis déjà rendu compte que ce petit carnet, avec son calendrier en suédois et ses phases lunaires imprimées comme des vignettes amusantes, sera totalement inadapté au récit véridique de ce qui nous attend. Car ce qui nous attend ne peut se produire qu'à l'intérieur de nos trois esprits, et y sera enregistré dans le

système infiniment compliqué de fibres et de charges électriques que nous appelons, sans bien tout comprendre, la mémoire. Les événements extérieurs n'existent que s'ils sont fixés par ce mystérieux organe. Les événements les plus importants des prochains jours seront donc ceux qui se dérouleront à l'intérieur de mon esprit. Et je n'ai guère l'intention de communiquer ces phénomènes cérébraux complexes à mes compagnons, et encore moins au monde en général, même si c'était possible – or ce n'est pas le cas. Le contenu de l'esprit est infini dans ses circonvolutions et cent encyclopédies ne suffiraient pas à en contenir une seconde. Alors un petit carnet en peau de porc à 2 *kronor*...

Il est donc clair que, comme Christophe Colomb, je vais devoir tenir deux journaux de bord : un agenda réservé à ce qu'on appelle grossièrement « les faits », et un Journal mental où seront consignés les événements authentiques. Le journal que Colomb montrait à son équipage était d'ailleurs mensonger. Les positions indiquées y étaient fausses, forgées pour apaiser ses hommes qui craignaient de basculer par-dessus le bord du monde. Le carnet en peau de porc, lui aussi, devra mentir. Mais pas tout à fait de la même manière. S'il est destiné à mentir, c'est que les événements extérieurs de notre vie n'ont que peu de rapports, voire pas du tout, avec ce qui nous arrive réellement. Les plaisirs et douleurs qu'éprouve le corps sont des piqûres d'épingle, et l'homme intelligent les méprise. Ce n'est pas le corps, mais l'esprit – ce monstre, ce tyran – qu'il faut tromper pour lui faire croire que son sort est heureux. Le monde extérieur n'existe que dans la perception que j'en ai, laquelle est toujours déformée par la lentille chatoyante de ma conscience. Le Journal mental doit donc s'intéresser aux événements intérieurs en même temps qu'extérieurs.

Il est tout aussi clair que dans cet étrange document, le passé et le présent doivent se mêler comme des couches d'eau chaude et d'eau froide qui fusionnent progressivement dans la mer. À peine a-t-on perçu quelque chose que c'est déjà un souvenir, et entre les souvenirs proches et lointains, on ne peut guère choisir. Luisa dans le salon du quai d'Orléans, Theodor à un mètre de moi dans la nacelle – l'un est réel, l'autre une image projetée par une sorte de lanterne magique sur mes fibres cérébrales vibrantes d'électricité. Mais lequel des deux est quoi ? Si je ferme les yeux, ils se brouillent et se confondent : sous un certain angle, leurs profils sont semblables ; au mépris et au courage de Theodor répondent la pâle chasteté et la prompte colère de Luisa. Puis-je affirmer avec certitude que le contact du ballon sous ma main gantée est un fait, alors que l'odeur chaude d'un cheval de fiacre sous le soleil, ou le claquement des sabots sur une avenue du Bois sont des souvenirs ? Car ma perception tactile devient, elle aussi, un souvenir à l'instant même où je cherche à la saisir ou à l'appréhender.

Tout le monde ne partage probablement pas ces difficultés. C'est là ma force et ma faiblesse ; j'ai fini par me rendre compte que je suis particulièrement sensible à l'invisible – des forces invisibles pour autrui sont tout à fait réelles et présentes pour moi. Il est certain que Waldemer, par exemple, n'a aucun mal à composer avec le monde extérieur. Lui-même, solidement tridimensionnel sur le fond blême de l'horizon, en fait partie. Il est ici dans la nacelle et non à Paris, en train de développer le cliché pris au moment de notre départ. Aucun doute là-dessus. Bien qu'il ne se soit que récemment initié aux mystères de la photographie, il les maîtrise déjà et parle avec compétence de l'aspect

chimique, préférant pour le développement le procédé alcalin, qui autorise des temps de pose d'un cinquième de seconde et parfois moins. La tête et les épaules de Waldemer sont pour l'instant cachées sous une petite tente de drap noir qu'il a dressée sur sa valise ouverte. À l'abri de la lumière, il trempe la plaque dans un bain d'acide pyrogallique additionné de bromure de potassium, fixe l'image dans une solution d'hypo-sulfite de soude, puis rince la plaque pendant plusieurs minutes dans une cuvette d'eau douce. Le voici qui émerge, tenant prudemment le cliché par les coins. Il le brandit vers le soleil pour voir l'image par transparence, dans une pose hiératique qui pourrait laisser penser qu'il la montre au dieu Hélios afin qu'il l'examine ou même en fasse l'éloge.

– Ah! Bon, le contraste est un peu extrême, comme je m'y attendais. Quoique...

Il suspend la plaque au grément avec une paire de pinces. Sans être pleinement satisfait du résultat, il est content quand même. Le simple fait de réussir une manipulation nécessitant tout ce matériel et un tel degré de compétence technique a de quoi réjouir Waldemer. Comme beaucoup, voire la plupart des Américains – et cela explique sans doute la réussite de cette remarquable nation –, il ne sait pas rester inactif. Un soupir ou deux de satisfaction, un coup d'œil sur l'horizon, et le voilà qui lorgne par l'oculaire de l'instrument que Theodor a laissé dans un coin. Puis il remet la housse en toile sur le théodolite.

– Pour notre cap, je dirais nord quart nord-est moins un demi-rhumb.

– Très bien.

– Rien n'est moins sûr cependant, car les guideropes sont hors de l'eau et on ne peut pas s'en servir pour viser. Le soleil est sorti de la brume et réchauffé le gaz, c'est cela qui nous a fait prendre

de l'altitude. La poignée de ballast que nous avons lâchée tout à l'heure se fait sentir par son absence.

C'est assez évident.

– Huit heures. Il est grand temps de prendre notre petit déjeuner. Je serais heureux de le préparer.

Il a raison sur tous les points. Le soleil s'est extirpé du halo brumeux qui encercle l'horizon et brille désormais plus chaleureusement. Il semble vibrer quand on le regarde directement. Pénétré par cette énergie, le *Prinzess* enfle et s'élève. Les trois guideropes qui filaient tout à l'heure derrière nous dans la mer pendent désormais librement, loin au-dessus de l'eau. Nous ne pouvons plus estimer notre cap grâce aux traces serpentine qu'ils laissent dans l'océan. Notre boussole solaire est désormais notre seul guide. Waldemer a aussi raison en ce qui concerne l'heure – qu'il a lue sur sa montre de gousset fiable, fabriquée au Massachusetts. Il est grand temps de prendre le petit déjeuner.

Il est toujours heureux de se rendre utile, surtout si cela implique l'usage d'un quelconque dispositif. Et il se trouve que la préparation du petit déjeuner implique justement un réchaud à pétrole de type Primus – appareil simple mais admirable en soi –, mais aussi le système que Waldemer a mis au point pour empêcher le Primus d'enflammer l'hydrogène contenu dans l'immense enveloppe en soie au-dessus de nos têtes. La cafetière est d'abord remplie d'eau et de la dose adéquate de café. Ensuite, elle est posée sur le réchaud sur lequel elle est maintenue en place par des pinces, et l'ensemble est descendu sous la nacelle au bout d'une corde d'une dizaine de mètres. Puis Waldemer manie avec précaution deux cordelettes, l'une reliée à un allume-réchaud et l'autre au levier qui règle le débit du combustible. Finalement, après un certain

nombre d'échecs, un scintillement jaune apparaît, accompagné de l'odeur du pétrole qui brûle. La flamme vire au bleu : le Primus fonctionne.

– Aha ! s'exclame Waldemer, victorieux.

Il est content de lui. Je souris moi aussi. Notre compagnon est vraiment un type formidable, un héros de notre temps. Il a beau être journaliste de profession, sa véritable mission dans la vie est de présider aux allume-réchaud, aux armes à feu et à tous les autres astucieux mécanismes qu'une civilisation trop évoluée en est venue à considérer comme des nécessités. Il est un emblème de notre siècle et, plus encore, du siècle à venir – celui des voitures automotrices qui finiront par rendre les jambes inutiles. S'il préfère le bœuf en boîte à celui du boucher, ce n'est pas parce qu'il a meilleur goût, mais parce que l'ingéniosité avec laquelle il est conservé dans un récipient en fer-blanc lui plaît. Il est dépourvu de toute sentimentalité envers la nature. Pour lui, un animal est un objet qu'on vise avec un fusil et qui se transforme en viande dès qu'on actionne le mécanisme exquis de la détente. Il n'a aucune hostilité envers les animaux : ce sont seulement des machines quelque peu inférieures, malodorantes et sujettes à la brucellose et autres dysfonctionnements.

Waldemer est un vieux compagnon de route. Il m'est indispensable parce que sans lui je ne suis guère plus que la moitié d'un homme – et je suis incapable de me passionner pour un allume-réchaud. Ensemble, nous sommes au moins un homme un tiers. Les machines ne sont pas parfaites, bien sûr, et Waldemer non plus. Les choses ne se passent pas toujours comme il l'a prévu. Ce qui est heureux, car s'il était aussi infallible que le sont les machines dans les rêves de leurs concepteurs, il ne serait pas humain et je ne me soucierais pas de lui comme je le fais. À chaque rotation de ses rouages, un minuscule atome

de la machine s'use et elle n'est plus la même. Et puis il y a des impondérables. Et cela, Waldemer ne l'a jamais compris. Parfois une machine qu'on croit parfaite, mais qui en réalité possède son âme propre, se retourne contre son créateur dans une trahison silencieuse bien plus dangereuse que celle de n'importe quel animal. Mais...

Je me prends à imaginer que c'est mon ancêtre qui a inventé le feu, et celui de Waldemer la roue.

Le premier aperçu que j'ai eu de lui était emblématique de l'homme tout entier : un jour d'été, sur une route de campagne en Pennsylvanie, il m'a doublé. Il était sur une bicyclette – cet ingénieux dispositif que l'être humain a conçu comme une extension de son appareil locomoteur. Pour un mathématicien, la bicyclette est particulièrement intéressante en ce qu'elle ramène au défaut bien connu des membres inférieurs : il n'y en a que deux. L'un est constamment avancé pour anticiper l'étape suivante tandis que le poids du corps repose sur l'autre, en une configuration instable qui entraîne titubements et mouvements inefficaces. Aussi la nature a-t-elle créé au fil de l'évolution le cheval et autres quadrupèdes, de sorte qu'un nombre suffisant de pattes soit toujours là où il faut et sans effort excessif.

Mais la roue est bien supérieure au quadrupède. À bicyclette, il y a toujours une jambe – un point mathématiquement infini de la roue – sous le corps en progression. Le cycliste peut se permettre de détendre ses membres de temps en temps, et il n'est même pas obligé de prêter attention à ce qu'il fait. La roue, dans sa stupide persévérance, s'occupera de la physique à sa place. Sa progression est assurée, et il peut à sa guise ajouter de l'élan ou le contrecarrer en actionnant tour à tour les pédales ou les freins.

Simple animal locomoteur, il est parvenu, en se combinant avec le produit de sa pensée, à se transformer en un animal grandement amélioré. Ainsi Waldemer, par cette bucolique journée d'été, essayait-il de ralentir sur la route poussiéreuse et s'étalait-il devant moi avec sa machine.

Un peu moins enjoué, il s'extirpa de sous sa monture, épousseta ses vêtements et se présenta. Il avait alors une trentaine d'années. C'était un jeune homme trapu avec un beau visage, des sourcils droits et une moustache douce et touffue en forme de... guidon de bicyclette. Il ressemblait aux héros propres sur eux qui peuplaient les romans américains à deux sous que je lisais, enfant, à Stockholm. Ces héros qui sourient mais sans jamais perdre le petit pli soucieux sur le front qui veut dire « je prends la vie au sérieux ». Et peut-être était-ce prémonitoire, car nous nous apprêtions justement, lui et moi, à jouer les aventuriers. Waldemer était d'une amabilité à toute épreuve, et son intelligence ne faisait aucun doute. Il venait de commencer à travailler comme correspondant du *New York Herald* pour la Pennsylvanie et il considérait notre rencontre comme sa première « opportunité » (l'Américain type qu'il était aimait bien ce mot) d'oublier son enfance provinciale pour accéder enfin à la scène internationale. Après m'avoir expliqué cela, il m'aida à m'installer sur le guidon de sa machine et nous partîmes à la recherche du Woodlawn State College et du professeur Eggert.

Cuthman Eggert était à l'époque une autorité de premier plan en matière d'aéronautique. Je m'étais rapproché de lui par curiosité intellectuelle, mais aussi sans doute parce que le démon qui sommeillait en moi sentait obscurément que les ballons allaient jouer un rôle dans ma destinée. J'avais lu à la bibliothèque de l'Institut royal de technologie de Stockholm

ses articles sur la manœuvrabilité des ballons à gaz, et il avait à son tour pris note de mes propres publications sur l'aéromagnétique. Nous avons correspondu, échangé nos opinions, et étions convenus de nous rencontrer. Moi parce que mon objectif se trouvait hors de ma portée, dans le ciel, et lui parce qu'il espérait que ma connaissance des phénomènes magnétiques pourrait l'aider à résoudre le problème de la manœuvrabilité.

Il se révéla être un petit homme osseux et sans humour, passionnément dévoué à ses recherches et à peine conscient des aspects pratiques de la vie quotidienne. Avec lui, pas de bavardages. Il me proposa une ascension pour l'après-midi même et nous allâmes ensemble voir son matériel, qu'il remisait dans un hangar en lisière du terrain de hockey de l'université. Sur les trois ballons qu'il possédait, un seul était en état de marche. Plutôt petit, il était capable d'emporter environ 150 kilos, nacelle comprise. L'enveloppe – une seule couche de soie ordinaire vernie après couture – fuyait sans doute abominablement.

Ses méthodes de production de gaz étaient tout aussi primitives, bien que conventionnelles pour l'époque. Il était obligé d'élaborer son hydrogène sur place en ajoutant de la limaille de fer au contenu d'un grand flacon en faïence rempli d'acide muriatique, puis d'éliminer toute trace d'acide et d'humidité en faisant passer le gaz à travers un système de filtres. L'hydrogène était ensuite acheminé vers le tube de remplissage du ballon. Nous dûmes nous y mettre à trois pour le maintenir en position pendant qu'il se gonflait et prenait progressivement forme. Tout ce processus durait trois ou quatre heures, entrecoupées de pauses au cours desquelles le professeur Eggert était obligé de déboucher le flacon pour rajouter de l'acide et de la limaille. Enfin l'aéronef enfla comme un soufflé, avec sa nacelle dessous; seuls quelques sacs de sable l'empêchaient de s'élever.

Sur le terrain, les joueurs de hockey, voyant ces préparatifs, s'arrêtèrent pour nous regarder.

Alors eut lieu un moment de confusion extraordinaire – et tout à fait puérole, quand on y repense. C'est seulement à ce stade qu'il fut évident que le ballon ne pouvait transporter que deux personnes. Le professeur n'était pas allé jusqu'à réfléchir aux arrangements pratiques : qui serait du voyage ? Il m'invita à monter et grimpa lui-même, laissant Waldemer planté sur le terrain herbeux, toujours poli, toujours de bonne humeur mais retenant fermement la nacelle d'une main. Waldemer signala alors qu'il était venu tout exprès de Harrisburg à la demande de son journal pour décrire les sensations d'un voyage en ballon et qu'il subirait une perte financière s'il était empêché de le faire. Cela me sembla raisonnable et je descendis. Waldemer monta dans la nacelle, après quoi le professeur descendit à son tour. Non qu'il soit mécontent ou irrité, mais simplement parce qu'il lui semblait préférable, en attendant que ces questions pratiques soient réglées, que tout le monde discute calmement les deux pieds sur terre. Waldemer, toutefois, ne descendit pas. Il consolida sa position avec obstination et logique, s'accrochant à la nacelle de cette bicyclette céleste qui allait bientôt résoudre pour lui un autre des défauts anatomiques de l'Homme : son manque d'ailes.

Sa mâchoire bien dessinée était crispée, et il était clair qu'il n'allait pas renoncer. Quel bénéfice l'humanité pourrait-elle tirer de cette ascension – celle-ci ou une autre – si elle n'en avait même pas connaissance ? Et qui, sinon le journalisme moderne, pour diffuser cette information à travers le monde ? Si ce vol valait la peine d'être entrepris, ce n'était que dans la mesure où il était amené à entrer dans les annales du progrès. Et les gardiens de ces annales étaient ceux qui immortalisaient des événements éphémères grâce à la permanence de la page imprimée.

C'est-à-dire lui-même, Waldemer, les autres employés du *Herald* de New York, et leurs collègues d'un bout à l'autre des États-Unis et dans le monde entier.

On pourrait penser que le professeur Eggert lui céda par lassitude, mais pas du tout. Il avait finalement été convaincu par ses arguments. Malgré son naturel abscons et son repli dans l'isolement scientifique, il n'était pas insensible aux avantages et même à la nécessité de la publicité. Il m'invita donc à remonter dans la nacelle. Je pris place à côté de Waldemer et, croyant libérer du lest, ce dernier tira sur le cordon du panneau de déchirure. L'enveloppe de soie lâcha un halètement, se plia en deux comme un homme qui a reçu un coup de poignard, et commença à s'affaisser très lentement sur nous. Les joueurs de hockey poussèrent des hurras moqueurs. Nous eûmes tout le temps de sortir de la nacelle et de rejoindre le professeur Eggert pour contempler avec lui le ballon qui reposait désormais à nos pieds, comme un tas de vêtements abandonnés.

Il y avait abondance de limaille de fer dans le coin, car la Pennsylvanie centrale est criblée d'usines sidérurgiques, mais l'acide muriatique était onéreux. Je dus en acheter sur mes propres deniers une autre bonbonne, qu'il fallut faire venir de Harrisburg en chariot. L'ascension fut donc reportée au lendemain, et cette fois il n'y eut pas d'anicroche. Waldemer et moi survolâmes une heure durant les mosaïques d'exploitations divisées en parcelles rectangulaires, pour atterrir finalement dans un champ de seigle. Le professeur Eggert nous avait suivis dans un cabriolet tiré par une jument intelligente qui avait beaucoup appris sur les mouvements des ballons et était capable de trouver le lieu de leur atterrissage presque sans être guidée.

Waldemer était un assistant précieux et utile. Il apprit rapidement à distinguer le cordon de dégonflage de la commande

du lest, et nous réalisâmes ensemble de nombreuses envolées au-dessus des collines de la Pennsylvanie. Nous finîmes par surpasser le dévoué et décharné professeur Eggert, notre mentor, et connaître sur les ballons des choses qu'il ignorait.

Bien qu'érudit et passionné, le professeur manquait quelque peu d'imagination. Il était obsédé par la recherche d'un moyen de diriger les aéronefs afin de les libérer des caprices des vents. Il avait essayé des pales de toutes sortes, et était depuis un moment douloureusement proche de la solution – bien que sa démarche soit ridiculisée par les théoriciens de l'époque. Renonçant aux pales (mauvaise idée!), il s'était finalement tourné vers des hélices actionnées par des pédales et des dispositifs émetteurs de gaz. Je n'ai guère d'opinion là-dessus, même si je ne doute pas qu'un jour ou l'autre, tout sera réalisable. Certaines des expériences d'Eggert étaient très dangereuses et, bien que prêt à confier sa propre vie à ses appareils non testés, il n'était pas disposé à risquer celle d'autrui. Il se servait donc fréquemment d'animaux comme cobayes. Ce qui entraînait des difficultés insolubles et exaspérantes ayant trait au dressage des chats à actionner des soupapes, par exemple.

Ces écueils avaient, à mon avis, perturbé le cours de ses recherches. Pendant la durée de notre collaboration, ses réflexions restèrent complètement bloquées sur la possibilité d'utiliser l'électromagnétisme à des fins directionnelles. Il savait que les lignes de force électromagnétiques s'incurvaient autour du globe d'un pôle à l'autre comme un gracieux vêtement féminin, et aussi que ces champs étaient liés d'une manière insaisissable aux forces électrostatiques qui produisaient la foudre, le feu Saint-Elme et d'autres paraphénomènes atmosphériques. J'eus de nombreuses discussions avec lui sur ce sujet. Il soutenait que, puisque le champ magnétique était constitué de

lignes de force – ou du moins qu'on en parlait communément de cette façon –, il devait y avoir une force en jeu. Et si elle existait, alors il devait être possible de l'exploiter dans un but utilitaire, comme manœuvrer un ballon. J'essayais de le convaincre que les prétendues lignes de force étaient absolument incapables de tirer un objet quelconque vers le nord ou le sud, et qu'elles pouvaient tout au plus orienter des objets parallèles, comme en témoignait l'aiguille d'une boussole. Mais lui soutenait que si l'aiguille d'une boussole subissait une rotation, c'était bien qu'une force agissait sur elle, et que cette même force pouvait potentiellement servir à faire pivoter un ballon. Je lui répondais que cela n'était pas la même chose que l'envoyer dans une direction contraire au vent. Que le ballon aurait beau tourner comme une toupie, l'aérostat n'en dériverait pas moins selon le vent, en vertu d'une loi stupide mais inévitable.

Le professeur ne parvenait pas à abandonner l'idée que la question de la manœuvrabilité pouvait être réglée grâce à la rotation de l'aérostat. Là encore – ainsi que le prouveraient mes découvertes ultérieures –, sa pensée était prémonitoire mais pas assez imaginative. Il en était arrivé au point d'expédier dans ses ballons des barreaux de fer aimanté. Une fois, il y mit même un poulet entraîné à actionner un mécanisme qui verrouillait ces barreaux une fois qu'ils étaient alignés dans le sens qui convenait. Par malheur, cette expérience eut lieu à la fin de l'automne, juste avant une tempête, et un fort vent d'ouest emporta l'aéronef vers la côte atlantique et le large.

À l'époque de Benjamin Franklin et de Lavoisier, Eggert aurait peut-être pu se faire un nom dans le monde scientifique. Mais au XIX^e siècle la technologie évoluait trop vite pour lui et il avait été incapable de surmonter le problème de la surspécialisation, génie et fléau de notre temps. Ma sympathie pour